

## **Des mots aux choses : le problème du langage chez Bacon et Hobbes**

**(C. Jaquet, Université Paris I Panthéon-Sorbonne)**

Si le langage permet le commerce entre les hommes, il risque aussi d'être un marché de dupes où l'on se paie de mots. Tous deux partisans d'une conception artificialiste du langage, Bacon et Hobbes ont une conscience aiguë du caractère équivoque des mots et des risques de distorsion du discours par rapport à la réalité. Hobbes constate ainsi que « rares sont les mots qui ne soient pas rendus équivoques, par des contextes de paroles différents, ou par la diversité de la prononciation et du geste. »<sup>1</sup> Non seulement la signification du texte est infléchie par le contexte, mais elle peut être travestie et déformée, sciemment ou non. C'est pourquoi les deux auteurs mettent en garde contre les abus du langage et ses absurdités. Bacon dénonce les idoles du forum, Hobbes les abus des mots. Ce constat ne suffit pas pour autant à accréditer l'idée d'une filiation entre les deux auteurs, car des idoles aux abus, le langage n'a pas forcément le même statut. C'est pourquoi il est nécessaire de se pencher sur cette convergence apparente pour en mesurer la portée et éclairer la philosophie singulière du langage à l'œuvre chez les deux auteurs. A cet effet, il s'agira d'analyser d'abord la nature du langage et les problèmes qu'elle soulève, puis de mettre au jour ses abus et d'esquisser les remèdes envisagés par les deux philosophes anglais.

### *L'origine du problème : nature du langage chez Bacon et Hobbes*

D'emblée, chez les deux auteurs, le rapport entre les mots et les choses paraît problématique, car le langage ne nous installe pas de plain-pied dans la réalité et ne donne pas un accès direct à la chose même. Le langage n'exprime pas les choses, mais les conceptions que l'homme s'en fait. Dès ses premiers ouvrages, Bacon insiste sur le fait que la circulation des mots dans l'espace public intervient en lieu et place des concepts de l'esprit et repose sur une convention sociale : « Les mots sont comme des pièces de monnaie ayant cours ; ils sont comme des “bons” pour les concepts, de même que les espèces sonnantes et trébuchantes sont

---

<sup>1</sup> *Elements of Law, natural and politic*, I ch. 5, § 7 ; nous citons la traduction française de Delphine Thivet : *Éléments du droit naturel et politique*, Paris, Vrin, 2010, p. 66.

acceptées pour des valeurs. Il est important que les gens sachent que les pièces de monnaie peuvent être autre chose que de l'or ou de l'argent »<sup>2</sup>. Les mots sont donc une monnaie d'échange et n'ont de valeur que pour autant qu'ils ont cours et qu'ils renvoient à des concepts qu'ils sont censés représenter. Bacon souligne par là le caractère conventionnel et arbitraire des mots, car l'on peut changer de monnaie d'échange, opter pour l'or ou l'argent, tout aussi bien que pour la verroterie ou le diamant. Mais ce n'est pas là que réside le principal problème, car en définitive, peu importe le choix de la monnaie d'échange, du moment qu'elle renvoie à une valeur qui la fonde et sur laquelle il est possible de s'accorder. Le problème vient surtout du fait que les mots ne sont pas des bons pour les choses, mais pour les concepts ou les notions de l'esprit. « Les mots sont les tessères des notions »<sup>3</sup>. Qu'est-ce à dire ? Dans l'antiquité romaine, une tessère était une sorte de jeton servant, entre autres, de billet d'entrée pour les spectacles. Ce mot, probablement issu du grec *tessares*, désignait à l'origine uniquement des objets carrés, rectangulaires ou cubiques ; puis il a été appliqué à des objets de toutes les formes qui avaient la même fonction. Mais si à l'instar des symboles, les mots-tessères peuvent être des signes légitimes de reconnaissance et d'identité, ils sont appariés aux notions et non aux choses. De ce fait, par définition, ils sont proportionnés à la nature de l'entendement et non pas à la nature de l'univers ; ils ne valent que ce que valent les notions et reflètent leur cohérence aussi bien que leur confusion. « C'est pourquoi, si les notions elles-mêmes qui (sont la base de l'édifice) sont confuses et sont abstraites des choses de manière hasardeuse, on ne trouve rien de ferme dans ce qui est construit sur elles »<sup>4</sup>. Le langage est alors au service d'une logique fallacieuse.

Bien que sa conception du langage ait évolué et se soit complexifiée des *Elements of Law*, au *De corpore*, il n'en demeure pas moins que pour Hobbes également les mots ne renvoient pas aux choses, mais aux conceptions de l'esprit. Dans les *Elements of Law, natural and politic*, ils font partie des marques par lesquelles nous nous rappelons dans notre esprit les conceptions des choses. Ce sont des vocables humains sensibles qui représentent les concepts : « Un NOM, ou une APPELLATION, est la voix d'un homme, imposée arbitrairement comme marque pour apporter à son esprit une conception au sujet de la chose à laquelle ce nom est imposé »<sup>5</sup>. Ils sont également les signes indiquant les opinions et les

---

<sup>2</sup> *Du progrès et de la promotion des savoirs*, II, p. 181, traduction Michèle Le Doeuff, Paris, Gallimard, 1991.

<sup>3</sup> *Novum Organum*, I, 14.

<sup>4</sup> *Novum Organum*, I, 14

<sup>5</sup> *Eléments du droit naturel et politique*, I, V, § 2, p. 64.

intentions des uns et des autres<sup>6</sup>. Le signe est une forme particulière de marque qui, en présence d'un antécédent, indique le conséquent à venir, ou qui, à partir d'un conséquent, renvoie à l'antécédent qui le précède. A l'origine du langage, se trouve ce que le *Léviathan* appelle un discours mental, à savoir des enchaînements de pensées se succédant dans l'esprit, et épousant au départ l'enchaînement fortuit des sensations qui les ont produites. Mais si les hommes se tiennent un discours mental, ils ne peuvent mémoriser les conceptions et les pensées qui s'enchaînent de façon fortuite ou réglée qu'à l'aide de marques, comme les mots, sinon ils oublieraient et ne pourraient rien prévoir ni calculer. C'est pourquoi ils ont inventé la parole dont l'usage général, dit le *Léviathan*, « est de transformer notre discours mental en discours verbal, et l'enchaînement de nos pensées en un enchaînement de mots. »<sup>7</sup> Les mots constituent des marques et des signes pour retenir les pensées et les communiquer. Au chapitre IV du *Léviathan*, Hobbes distingue ainsi un double usage général des mots avant d'entrer dans les usages particuliers. Premièrement, les dénominations sont des aide-mémoires et ont une fonction de « marques ou de notes en vue de la réminiscence »<sup>8</sup>. Cette fonction mnésique du mot est de prime abord à usage interne, puisqu'il s'agit de traduire le discours mental en discours verbal, mais elle se prolonge de manière externe par l'écriture, qui perpétue le souvenir du temps passé et qui rapproche les hommes éloignés. Deuxièmement, les dénominations sont des moyens de communication, elles ont une fonction de signes par lesquels on enseigne ou signifie à autrui ses conceptions, ses intentions, ses passions<sup>9</sup>. Sans entrer dans l'analyse détaillée de la distinction entre marque et signe, il faut noter que Hobbes, à l'instar de Bacon, pense que les mots ne sont pas calqués sur la nature des choses et n'expriment que des conceptions, ce que résume bien le *De Homine X* : « Le langage, ou parole, est l'enchaînement des mots que les hommes ont établi arbitrairement pour signifier la succession des concepts de ce que nous pensons »<sup>10</sup>. Qu'ils soient des marques ou des signes, les mots sont donc toujours suspectés de ne pas exprimer la réalité. Il est clair que si le vocable « pierre » désigne un objet matériel, il n'exprime que la conception que l'homme se fait du minéral. Par conséquent, il faut toujours distinguer, dans les mots, la signification des concepts de la référence à l'objet auquel nous pensons. Mais dans tous les cas de figure, on a affaire à un arbitraire du mot, et par rapport aux choses auxquelles il est référé, et par rapport aux conceptions qu'il signifie.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, I, XIII, §8.

<sup>7</sup> Ch. IV, §7, p. 28. Nous utilisons la traduction de F. Tricaud, Editions, Sirey, 1971.

<sup>8</sup> Ch. IV, §7, p. 28.

<sup>9</sup> *Ibid.*, §8

<sup>10</sup> *Traité De l'homme*, X, §1, p. 143, Traduction P.-M. Maurin, Editions Blanchard 1974

Les mots, en effet, ne sont pas forgés par ressemblance avec la chose, ils n'expriment pas la nature des objets. L'hypothèse selon laquelle les noms auraient été dictés par la nature des objets est absurde et ne mérite pas l'examen : « quant à ce que disent quelques uns : que ces noms ont été imposés par les objets un à un, en vertu de la nature de ces objets mêmes, c'est puéril. En effet, comment a-t-il pu se faire que, la nature des choses étant partout une, les langues soient cependant diverses ? Et quoi de commun entre la voix qui est un son et l'être animé qui est un corps ? »<sup>11</sup> La thèse naturaliste repose donc sur un double enfantillage : premièrement, il y a contradiction entre l'unité et l'identité de la nature des choses et l'existence d'une multiplicité de langues différentes. Deuxièmement, l'hétérogénéité entre un son et un corps rend impossible une communauté et une proportion entre les deux.

La proximité entre les deux auteurs sur ce point est indéniable : arbitraire du langage qui exprime avant tout la nature de la pensée et non pas directement celle des choses. Comme Bacon, Hobbes compare les mots à des jetons ou de la monnaie, comme en témoigne la fameuse formule du *Léviathan* : « Les mots sont les jetons des sages, qui ne s'en servent que pour calculer et la monnaie des sots, qui les estiment en vertu de l'autorité d'un Aristote, d'un Cicéron, d'un saint Thomas, [...] »<sup>12</sup>. Ce n'est pas un hasard, si le mot renvoie à une espèce numéraire, car il permet le calcul facile des consécutives de choses imaginées en les raccourcissant par des dénominations. Le mot permet de dénombrer et de numéroter aisément les choses et facilite ainsi les opérations de pensée et le raisonnement, lequel n'est rien d'autre qu'un enchaînement de dénominations où il s'agit de concevoir, par addition ou soustraction, « la consécution qui va des dénominations des parties à celle du tout ou la consécution qui va des dénominations du tout et d'une partie à celle de l'autre partie »<sup>13</sup>. A la tessère, qui repose initialement sur le modèle de figures géométriques et qui est bien adaptée à la cartographie baconienne de la mémoire s'appuyant sur des emblèmes, Hobbes préfère sans doute le jeton dans sa dimension numérique car il conçoit le langage comme une sorte d'arithmétique du nombre étendu à tous les objets. La connaissance de l'ordre des noms des nombres est d'ailleurs utilisée comme l'exemple même de la fonction mnésique et calculatoire des mots. « Mais l'usage des mots pour enregistrer nos pensées n'est nulle part aussi manifeste que dans l'emploi de la numération »<sup>14</sup>. A la fin de son œuvre, dans le *De Homine*, Hobbes présente la possibilité de calcul et de numération inhérente au langage comme l'un de ses premiers et principaux avantages. L'invention du langage rend possible la constitution d'une science

---

<sup>11</sup> *De Homine*, X § 2, p. 144.

<sup>12</sup> *Léviathan*, ch. V, p. § 20, p. 32.

<sup>13</sup> *Léviathan*, ch. V, p. 37.

<sup>14</sup> *Léviathan*, ch. V, § 13, p. 30

mathématique et physique et la naissance des arts.<sup>15</sup>

Derrière le jeton, ce qui est en jeu chez Hobbes, bien plus que chez Bacon, c'est non seulement la mathématisation du langage et la possibilité d'un discours conçu comme calcul rigoureux, mais la mathématisation de la réalité tout entière, de tous les objets du discours, science politique comprise.

### *Les abus du langage*

Mais le problème est qu'il y a des faux jetons et que les « bons pour les concepts », selon la formule de Bacon, soient pour ainsi dire mauvais. Si les mots sont proportionnés aux conceptions, le risque de distorsion par rapport à la réalité est considérable et les deux auteurs doivent faire face aux abus des mots.

Chez Bacon, cela prend un tour dramatique car, le langage, de par son origine, est d'emblée miné et l'espace de circulation des mots est empoisonné par les *idola fori*, idoles du forum ou de la place publique. Le langage est ainsi mis sur la sellette, parce qu'il donne lieu à des abstractions illusoire, des représentations fallacieuses qui assiègent l'entendement et pervertissent ses idées au point qu'il ressemble à un miroir courbe et déformant. Les *idola fori* constituent le troisième genre d'idoles, dénoncé par l'auteur du *Novum Organum*, après les idoles de la tribu et de la caverne, qui ont trait respectivement à la nature commune des hommes ou à la complexion singulière de chacun. Les idoles du forum naissent du commerce et de l'association des hommes et résultent pour l'essentiel de l'usage du langage. Bacon nous dit « qu'elles se glissent dans l'entendement à la faveur de l'alliance des mots et des noms avec les choses »<sup>16</sup>. Le langage, forgé par le vulgaire ignorant, est entaché de confusion et exprime le plus commun. Il devient donc un obstacle lorsqu'un entendement plus pénétrant veut rendre les subtilités de la nature, car il peut difficilement modifier leur sens sous peine de

---

<sup>15</sup> *De Homine*, Ch. X, § 3 p. 144-145, « Voici principalement ce que le langage présente d'avantages : à l'aide de noms et de nombres, l'homme peut compter non seulement des unités, mais encore des objets uns, quels qu'ils soient comme les corps, suivant la longueur, ou suivant la longueur et la largeur ou suivant la longueur et la largeur et la profondeur et combiner, ces mêmes objets, les réduire, les multiplier et les diviser par des nombres, les comparer : de plus soumettre au calcul le temps, le mouvement, le poids, et, dans le domaine de la qualité, les degrés de contraction et de dilatation. Ceci a rendu d'immenses services à l'existence humaine, et l'a placée au-dessus de la condition des êtres inanimés. Car ces arts, nul n'ignore quelle a été leur utilité pour mesurer les corps, pour calculer le temps, pour supputer le mouvement céleste, pour décrire le disque de la Terre, pour les navigations, les constructions ; tout cela vient de la numération et la numération vient du langage. »

<sup>16</sup> *Novum Organum*, I, 59.

ne pas être compris<sup>17</sup>. Le diagnostic baconien est sévère : non seulement les mots communs du vulgaire sont impuissants à rendre les concepts propres aux philosophes, mais ils finissent par contaminer la pensée et la rendre purement verbale. Les mots se retournent ainsi contre la raison et sont source de controverses, de fictions vaines. Les mots sont des médailles<sup>18</sup> qui ont leur revers, ils déteignent sur la pensée, se réfléchissent en elle et la déforment. « Les hommes croient en effet que leur raison commande aux mots. Mais il se fait aussi que les mots retournent et réfléchissent leur puissance contre l'entendement »<sup>19</sup>.

Ainsi les effets pernicioseux des mots ne se manifestent pas seulement à travers les idoles du forum qui tiennent au langage populaire, ils touchent aussi les concepts des philosophes et gangrènent leur entendement. Le langage est alors en grande partie responsable de la naissance de ce que Bacon nomme les idoles du théâtre émanant des philosophes qui se paient de mots et qui prennent leurs fables pour la vérité. Les idoles du théâtre, en effet, prennent leurs sources dans les affabulations des théories et les règles défectueuses des démonstrations<sup>20</sup> ; elles ont donc en dernière instance leur origine dans le langage, « car les arguments se composent de propositions et les propositions de mots ; or les mots ne sont que les marques ou les signes communément acceptés des notions populaires des choses. »<sup>21</sup> Ainsi les mots ne contaminent pas seulement les échanges de la foule, mais les écrits des philosophes parsemés d'illusions et d'erreurs.<sup>22</sup>

L'idée selon laquelle les mots sont forgés à l'image du vulgaire est une thématique que l'on retrouve chez Hobbes, mais avec beaucoup moins d'insistance. Au § 8 du chapitre V des *Elements of Law* I, il souligne que notre propre discours est dérivé de la coutume et de l'usage de la parole et qu'il ne représente pas en nous nos propres conceptions. En revanche, il ne

---

<sup>17</sup> Cf. *Pensées et vues*, X : « les mots sont en effet des espèces de médailles qui expriment l'image et la domination du vulgaire : de fait ils associent et dissocient tout en fonction des notions et des acceptions populaires des choses, qui sont pour la plupart d'entre elles erronées et extrêmement confuses ; au point que quand les enfants apprennent à parler, ils sont obligés d'absorber une affligeante cabale d'erreurs ; et bien que les sages et les savants essaient par des moyens divers de s'arracher à cet esclavage, en forgeant des vocables nouveaux, ce qui est difficile, en intercalant des définitions, ce qui est gênant, tous leurs efforts ne peuvent cependant secouer le joug et empêcher qu'il ne se produise des querelles de mots, même dans les discussions les plus subtiles, et ce qui est beaucoup plus grave, que ces misérables cachets des mots ne réfléchissent leurs rayons dans l'esprit et n'y laissent leur empreintes, ce en quoi, ils sont non seulement gênants dans le discours, mais encore nuisibles pour le jugement et l'entendement. »

<sup>18</sup> *Pensées et vues*, X.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Novum Organum*, I, 61.

<sup>21</sup> *Du progrès et de la promotion des savoirs*, II, p. 165.

<sup>22</sup> Déjà dans *Du progrès et de la promotion des savoirs* où les idoles du théâtre ne figuraient pas, Bacon critiquait ce qu'il appelait le savoir précieux. Il attirait l'attention sur un dérèglement du savoir où les hommes étudient davantage les mots que la matière et mettait en garde contre le savoir précieux où l'éloquence et le style prévalent sur l'étude de la matière. Or « les mots ne sont que les images de la matière. En tomber amoureux, c'est donc sauf s'ils ont la vie qui est celle de la raison et de la découverte, tomber amoureux d'une image. » *Du progrès et de la promotion des savoirs*, I, p. 33.

reprend pas la théorie baconienne des idoles et il insiste davantage sur la positivité du langage qui arrache l'homme à l'ignorance et marque sa supériorité sur les bêtes en le rendant apte à la science<sup>23</sup>. Son propos est cependant nuancé, comme en témoigne le § 13 : « de même que l'invention des noms a été nécessaire pour sortir les hommes de l'ignorance, en rappelant à leur souvenir la nécessaire cohérence d'une conception à une autre, de même a-t-elle d'un autre côté, précipité les hommes dans l'erreur, au point que tandis que par le bienfait des mots et de la ratiocination les hommes surpassent les bêtes brutes en connaissance, par les inconvénients qui les accompagnent, ils les surpassent aussi en erreurs. »<sup>24</sup> A l'instar de Bacon, Hobbes met également en garde contre les abus du langage. Dans le chapitre IV du *Léviathan*, il montre ainsi qu'aux quatre usages avantageux du langage, à savoir l'enregistrement des consécutives de pensées, l'enseignement aux autres de ses pensées et connaissances, la communication de ses volontés ou de ses projets, et le plaisir et l'agrément de la conversation correspondent quatre abus. Ces quatre abus prennent la forme de l'erreur ou de la faute. Le premier abus consiste à s'induire soi-même en erreur suite à un enregistrement incorrect des conceptions à cause de la signification flottante des mots. Les hommes enregistrent ainsi comme étant leurs conceptions des choses qu'ils n'ont jamais conçues. Le second abus consiste à induire les autres en erreur à cause d'un usage métaphorique du langage. Le troisième consiste à utiliser les mots pour tromper les autres sur ses volontés et intentions. Le quatrième consiste à utiliser les mots pour blesser au lieu de charmer. Les abus ont donc des conséquences théoriques, sur la science, et pratiques, sur la vie en société.

Le langage est la cause non pas tant d'erreurs que d'incohérences et d'absurdités. Hobbes distingue en effet l'erreur qui provient d'un mauvais calcul des antécédents et des conséquents sans les mots, de l'absurdité reposant sur des mots dénués de sens. Dans le *Léviathan*, il recense sept causes d'absurdité<sup>25</sup> et il reprendra ses analyses en les modifiant, cependant, dans le chapitre V du *De corpore*. Par la construction de noms négatifs sur le modèle de l'addition d'une particule de négation au nom positif, le langage introduit la

---

<sup>23</sup> Cf. *Elements of Law*, ch. V § 4 ; *Léviathan*, ch. V, §18-19.

<sup>24</sup> *Éléments du droit naturel et politique*, I, ch. V, § 13, p. 68.

<sup>25</sup> Cf. Ch. V, § 25-38. Ces sept causes tiennent premièrement au fait que les hommes ne font pas partir leur raisonnement des définitions, deuxièmement au fait qu'ils attribuent les dénominations des corps aux accidents et celles des accidents au corps, troisièmement au fait qu'ils imputent les dénominations des accidents de corps hors de nous aux accidents de nos corps, quatrièmement au fait d'attribuer les dénominations des corps aux manières de parler ou aux dénominations, cinquièmement au fait d'attribuer les dénominations des accidents aux manières de parler ou aux dénominations, sixièmement, à l'emploi des métaphores et tropes, à la place des noms propres, septièmement, à l'emploi de dénominations qui ne veulent rien dire, reçues des Ecoles et apprises par coeur.

contradiction dans le monde engendrant ainsi controverses et polémiques. En effet, par le langage des noms positifs et négatifs, comme fini et infini, homme et non homme, peuvent être abusivement attribués au même corps, alors que dans la réalité une telle chose est impossible.

Dès lors, pour Hobbes, ce ne sont pas tant les menaces que le langage fait encourir à la théorie de la connaissance qui sont redoutables que ses effets politiques. Alors que Bacon mettait surtout l'accent sur les conséquences théoriques et gnoséologiques des idoles, qui font obstacle à l'interprétation de la nature, Hobbes déplace l'accent sur le terrain politique et redoute l'impact dévastateur des abus de mots engendrant la dispute, voire la guerre. C'est l'envers d'une qualité sur laquelle Hobbes insiste plus particulièrement dans le *De Homine*. Outre sa fonction calculatoire qui rend la science et sa communication possible, le langage joue un rôle politique essentiel : il permet l'organisation sociale et le maintien de l'ordre. « Le fait que nous puissions ordonner et comprendre les ordres est un bienfait du langage et sans doute le plus grand. Car sans lui, il n'y aurait nulle société humaine, nulle paix, et partant, nulle organisation politique ; mais d'abord la sauvagerie, ensuite la solitude, et pour demeure des repaires »<sup>26</sup>. Mais le langage est un *Janus bifrons*, il peut se mettre au service de la paix comme de la guerre. Selon les mots utilisés, il peut exprimer clairement ou non nos conceptions, révéler ou cacher nos intentions, nos désirs, exciter ou apaiser les passions dans les autres. Aux yeux de Hobbes, faire naître la dispute sciemment ou non est un crime, car cela entraîne la sédition et compromet la paix civile.

Le langage, dans sa dimension positive, a pour fonction d'enseigner, c'est-à-dire au sens premier de faire signe pour produire en l'autre les mêmes conceptions que celles qui sont en nous. Si la conception interne repose sur une vérité et s'il y a concomitance de la conception avec les mots qui l'accompagnent, alors il y a évidence. Et si celui qui l'enseigne ne se borne pas à répéter des mots par habitude, alors il produit la même évidence en l'autre qu'en lui. Dans ce cas enseigner, c'est apprendre, et les mots, en tant qu'ils sont accompagnés de la conception, ne sont pas porteurs de troubles et de séditions<sup>27</sup>. Bien au contraire, ils sont au service de la paix, car ils mettent les hommes d'accord en permettant que l'enseignement soit l'acte par lequel ils partagent les mêmes évidences fondées sur une véritable conception de l'esprit<sup>28</sup>. En revanche, si la conception interne repose sur une opinion, c'est-à-dire des propositions admises par confiance ou par erreur, l'enseignement prend la forme de la

---

<sup>26</sup> *De Homine*, Ch. X, § 3, p. 145.

<sup>27</sup> *Elements of Law*, XIII, § 3.

<sup>28</sup> *Ibid*, Ch. XIII § 2

persuasion, laquelle « n'engendre rien de plus chez l'auditeur que ce qui se trouve chez le locuteur »<sup>29</sup>. Cet enseignement par persuasion ne s'accompagne pas d'une évidence. Et si dans l'esprit de l'interlocuteur figure une opinion contraire, -car le propre de l'opinion est précisément que l'on peut trouver et enseigner le contraire-, alors naît la controverse et son cortège de disputes et de violences, vu qu'il n'y a pas de communauté de pensée possible.

Le problème vient du fait que le mot ne révèle pas que la conception est erronée, il le masque même lorsque l'enchaînement verbal se fait passer pour du raisonnement. C'est ainsi que procèdent les dogmatiques, qui partent non pas de principes et d'axiomes communs, mais de maximes admises sous l'effet de l'autorité ou de l'habitude et « qui prennent le discours habituel de la langue pour du raisonnement »<sup>30</sup>. Quand l'oraison tient lieu de raison, alors la guerre est déclarée. C'est pourquoi le danger vient toujours des dogmatiques car à la différence des esprits mathématiques ils sont coupables du crime de semer la discorde. « Ceux que nous appelons *mathematici* sont absous du crime de nourrir la controverse, ceux qui ne prétendent pas enseigner ne peuvent être accusés. La faute en incombe entièrement aux dogmatiques, c'est-à-dire à ceux qui sont imparfaitement savants et qui, avec passion, insistent pour faire passer partout leurs opinions pour des vérités sans aucune démonstration évidente, soit à partir de l'expérience, soit à partir de passages de l'Écriture dont l'interprétation ne fait l'objet d'aucune controverse. »<sup>31</sup>

Mais alors que chez Bacon les idoles du forum sont constitutives et hantent tous les discours, les abus chez Hobbes sont circonscrits à un usage dogmatique du langage, qui faute d'évidence veut faire passer une vision pour vérité. Les mathématiciens véritables échappent à la critique et constituent un modèle de science du langage apte à faire connaître la réalité. Cette différence de taille entre les auteurs va impliquer un traitement singulier du langage et de ses abus. La thérapeutique dépend en effet du diagnostic et force de reconnaître qu'il est moins réservé chez Hobbes que chez Bacon car l'espoir de guérison tient dans la possibilité d'une mathématisation.

### *Les remèdes*

---

<sup>29</sup> *Ibid*, p. 109.

<sup>30</sup> *Ibid*, Ch. XIII, § 4, p.111

<sup>31</sup> *Ibid*.

Le remède aux maux vient en effet de la mathématique qui procède par définition et démonstration. Dès les *Elements of Law* Hobbes en fait l'apologie et souligne qu'il est possible de rectifier les erreurs en s'inspirant de sa méthode. « Les hommes qui ont tâché de ne considérer que la comparaison des grandeurs, des nombres, des temps et des mouvements, et leurs proportions, ont par-là été les auteurs de toutes les choses les plus excellentes grâce auxquelles nous différons des peuples sauvages habitant actuellement diverses régions de l'Amérique et ayant jadis habité les contrées où, à ce jour, arts et sciences fleurissent le plus. »<sup>32</sup> La raison en est que les mathématiques partent de principes simples et évidents et qu'elles impliquent une conception de la signification des mots qui composent une proposition vraie. Il faut donc faire cesser la dispute en s'efforçant de mathématiser tous les objets. « A connaître la raison des actions humaines avec la même certitude que l'on connaît la raison des grandeurs dans les figures, l'ambition et l'avarice, dont la puissance repose sur les fausses opinions que le vulgaire se fait du *droit* et du *tort* seraient désarmées et le genre humain jouirait d'une paix si constante qu'il n'y aurait semble-t-il, plus jamais lieu de se battre (sinon pour des questions d'espace quand la population augmenterait). »<sup>33</sup> C'est pourquoi Hobbes va s'employer à traiter du droit, du retors comme s'il avait affaire à des lignes droites courbes ou brisées. Le remède ne consiste pas à congédier les mots pour revenir aux choses, mais à mieux les définir et à les enchaîner pour que le raisonnement prenne appui sur des conceptions et non des opinions. Il s'agit de changer de langage et de passer d'un modèle dogmatique à un modèle mathématique.

C'est là l'une des différences principale avec la position de Bacon. Si le Chancelier fustige lui aussi les dogmatiques qui, à l'instar d'Aristote, ont enfermé le monde dans leurs catégories, il ne confère pas aux mathématiques un rôle aussi prééminent. A la différence de Hobbes, le mal est quasi incurable en raison de la nature résistante des idoles. S'il est possible de remédier aux effets des idoles du théâtre, en les montrant du doigt et en les récusant en bloc, il n'en va pas de même pour les idoles du forum. A la différence des idoles du théâtre, qui ne sont pas innées, mais importées ouvertement dans l'esprit, de sorte qu'il est en droit possible de s'en débarrasser malgré la difficulté, les idoles du forum sont innées et connaturelles dans la mesure où le langage est une aptitude humaine constitutive. La mise à l'index, l'indication ou la dénonciation des errances se font à l'aide de mots et d'une rhétorique qui repose elle aussi sur le langage. Si toutes les idoles sont tenaces, voire

---

<sup>32</sup> *Eléments du droit naturel et politique*, I ch. XIII § 4, p. 110.

<sup>33</sup> *Du citoyen*, Epître dédicatoire, traduction Ph. Crignon, Paris, GF Flammarion, p.77.

indéracinables, celles du forum sont aux yeux de Bacon « de toutes les plus incommodes »<sup>34</sup>. Car comment critiquer sans langage et communiquer ses réserves sans utiliser les mots ? La dénonciation à son tour doit être dénoncée, et nous entraîne dans une régression à l'infini. Est-ce à dire alors que le mal soit définitivement incurable ? Bacon reconnaît la difficulté : « il faut avouer qu'il n'est pas possible de divorcer de ces faussetés et de ces fausses apparences, parce qu'elles sont inséparables de notre nature et des conditions imposées à notre vie ; néanmoins le fait de se prémunir et de prendre précaution contre elles, (car toutes les mises en garde comme il a été dit, ne sont que précautions) a une très grande incidence sur la juste conduite du jugement humain. »<sup>35</sup> Pour rester pur l'entendement doit donc se préserver et faire preuve de cautèle à l'égard du langage.

Au cours de la *Distribution de l'œuvre*, Bacon préconise un double remède, l'indication et la délation : « La seule chose qui reste à faire consiste alors à les indiquer, à dénoncer, et à confondre cette violence insidieuse de l'esprit ; de manière à éviter que, par suite d'une mauvaise complexion de l'esprit, la destruction des anciennes erreurs ne fasse pousser et pulluler aussitôt de nouveaux surgeons, et qu'ainsi les erreurs ne soient pas extirpées, mais seulement remplacées. »<sup>36</sup> Autrement dit, la purification n'est jamais une éradication et une purge définitive. Elle s'apparente donc moins à une chirurgie et à une médecine qu'à un procédé d'analyse chimique qui consiste à distinguer les composants et à isoler l'impureté. Elle passe par une mise à l'index des idoles de façon à les repérer et à les séparer du reste afin de ne pas se faire piéger.

Plus précisément encore, le remède est fonction du type d'idoles que les mots imposent à l'entendement. Bacon distingue en effet, dans l'aphorisme 60 du *Novum Organum* I, deux sortes d'idoles du forum. La première provient de l'existence de noms de choses qui n'existent pas, comme la fortune, l'orbe des planètes, l'élément du feu, la seconde provient de l'existence de noms confus mal déterminés et abstraits de choses qui existent, comme le mot humide<sup>37</sup>. La première sorte d'idole est assez facilement éliminée car il est possible de s'en

---

<sup>34</sup> *Novum Organum*, I, 59.

<sup>35</sup> *Du progrès et de la promotion des savoirs*, II, p. 176.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>37</sup> *Novum Organum*, I, 60 : « ce mot humide n'est rien d'autre que la marque confuse de diverses actions qui n'admettent rien de fixe et de commun. Il signifie en effet : ce qui se répand facilement autour d'un autre corps ; ce qui est en soi indéterminable et ne peut avoir de consistance ; ce qui cède facilement de partout ; ce qui se divise et se disperse facilement ; ce qui facilement s'unit et s'assemble ; ce qui facilement s'écoule et est mis en mouvement ; ce qui facilement s'attache à un autre corps et le mouille : ce qui facilement se réduit à l'état de liquide, se liquéfie, étant auparavant à l'état solide. C'est pourquoi lorsque l'on en vient à appliquer ce nom et à le prédiquer, on dira en un sens que la flamme est humide, en un autre sens que l'air n'est pas humide, qu'une fine poussière est humide ou encore que le verre est humide. En sorte qu'il est aisé de voir que l'on s'est contenté d'abstraire cette notion à partir de l'eau et des liquides communs et ordinaires, sans réflexion et sans les

débarrasser en proscrivant l'emploi de termes comme la fortune ou l'orbe des planètes. « Les idoles de ce genre sont les plus aisément chassées, car on peut en finir avec elles, en reniant (*abnegationem*) et abrogeant (*antiquationem*) résolument ces théories ». L'*abnegatio* et l'*antiquatio* sont deux procédés de rejet qui consistent à nier par exclusion<sup>38</sup>. La seconde sorte d'idoles du forum est complexe et profondément enracinée, de sorte qu'il est difficile de s'en libérer, et ce d'autant plus que ces noms renvoient malgré leur confusion à des choses existantes. Là encore il faut renier les notions confuses. C'est ce qui ressortait déjà de l'aphorisme 36 où Bacon propose d'obtenir des hommes « qu'ils s'imposent pour un temps de renier leurs notions ». Pour mettre un terme aux obscurités et aux vaines controverses, Bacon propose également de suivre le modèle des mathématiciens et fournir dès le départ les définitions des mots et des termes afin qu'un accord avec les autres soit possible.<sup>39</sup>

Mais quand bien même on voudrait suivre l'exemple des mathématiciens et éviter les controverses en définissant soigneusement les termes préalables, on se mouvrait toujours dans l'univers des mots et non dans celui des choses. C'est pourquoi si les mathématiciens peuvent ramener les controverses à l'ordre par des définitions, « cependant ces définitions pour les choses naturelles et matérielles ne peuvent guérir ce mal, puisque les définitions elles-mêmes sont composées de mots et que les mots engendrent les mots ; en sorte qu'il est nécessaire de revenir aux instances particulières, à leurs séries et à leurs ordres »<sup>40</sup>. Il faut donc quitter les mots pour revenir aux choses mêmes, tandis que chez Hobbes, on ne quitte jamais les mots pour les choses, la science passe par le langage et repose sur l'union de la raison et de l'oraison. Certes Bacon a bien conscience du fait qu'il n'y a pas de science sans langage, mais il n'accorde pas à la raison le pouvoir de remédier de manière définitive aux abus, car les idoles sont sans cesse renaissantes et l'entendement est par nature un miroir courbe. Il n'y a d'espoir que dans l'induction vraie. C'est là que se manifeste la principale différence avec Hobbes pour qui la raison n'est pas d'emblée dévoyée. « Par nature tous les hommes raisonnent de même, et bien s'ils ont de bons principes ».<sup>41</sup>

En définitive, alors que chez Hobbes, la raison est pour ainsi dire la chose du monde la mieux partagée, chez Bacon, ce sont plutôt les idoles qui sont le lot commun de l'esprit. Cette différence d'analyse conduit à un traitement différencié du langage, malgré une thèse de départ analogue. Il convient toutefois de ne pas creuser les écarts entre les deux philosophes

---

vérifications nécessaires. »

<sup>38</sup> Cf. *Novum Organum*, II, 4, p. 189.

<sup>39</sup> Cf. *Du progrès et de la promotion des savoirs*, II, p. 176.

<sup>40</sup> *Novum Organum*, I, 59.

<sup>41</sup> *Léviathan*, V, p. 42.

anglais. Si la thérapeutique hobbesienne pour mettre un terme aux controverses est d'inspiration mathématique et prend appui sur la raison, elle n'est pas pour autant pensée sur le modèle d'une *mathesis universalis* s'appliquant indifféremment à tous les objets. Les passions peuvent pervertir l'usage de la raison et l'intérêt des hommes les conduit souvent à se dresser contre elle, quand elle est contre eux. Hobbes constate ainsi dans le *Léviathan* que « c'est pour cela que la doctrine du juste et de l'injuste est perpétuellement disputée, tant par la plume que par l'épée, alors que la doctrine des lignes et des figures ne l'est pas ; dans ce domaine en effet, quelle peut être la vérité, les hommes n'en ont cure, car elle ne contrecarre l'ambition, le profit ou la concupiscence de personne. »<sup>42</sup> Et il rajoute lucidement : « mais je ne doute pas que s'il eût été contraire au droit de dominer quelqu'un, ou aux intérêts de ceux qui dominent, que les trois angles d'un triangle soient égaux à deux angles d'un carré, cette doctrine eût été étouffée, par la mise au bûcher de tous les livres de géométrie, pour autant que cela eût dépendu de celui à qui cela importait. »<sup>43</sup> Le modèle géométrique n'est donc pas la panacée car il n'y a pas de vaccin universel contre les passions. De son côté, Bacon est sensible à l'émergence d'un engouement pour les mathématiques et vers la fin de son œuvre il cesse de les considérer comme une branche de la métaphysique pour en faire un appendice de la philosophie naturelle tout entière et un auxiliaire théorique et pratique des sciences<sup>44</sup>. Il reste néanmoins prudent face à l'hégémonie des mathématiques. Le remède aux errements du langage passe moins par une mathématisation que par la voie de l'interprétation de la nature et par l'invention d'une grammaire philosophique qui serait une antidote à la confusion des langues, et « où l'on observerait avec soin, non l'analogie des mots entre eux, mais l'analogie qui règne entre les mots ou les choses et la raison »<sup>45</sup>. Une grammaire du nom plutôt que du nombre sert d'alternative à la raison-calcul.

---

<sup>42</sup> *Léviathan*, XI, p. 101.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Cf. *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, III ch.VI, ch. 1.

<sup>45</sup> *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, VI, ch. I, p. 262.